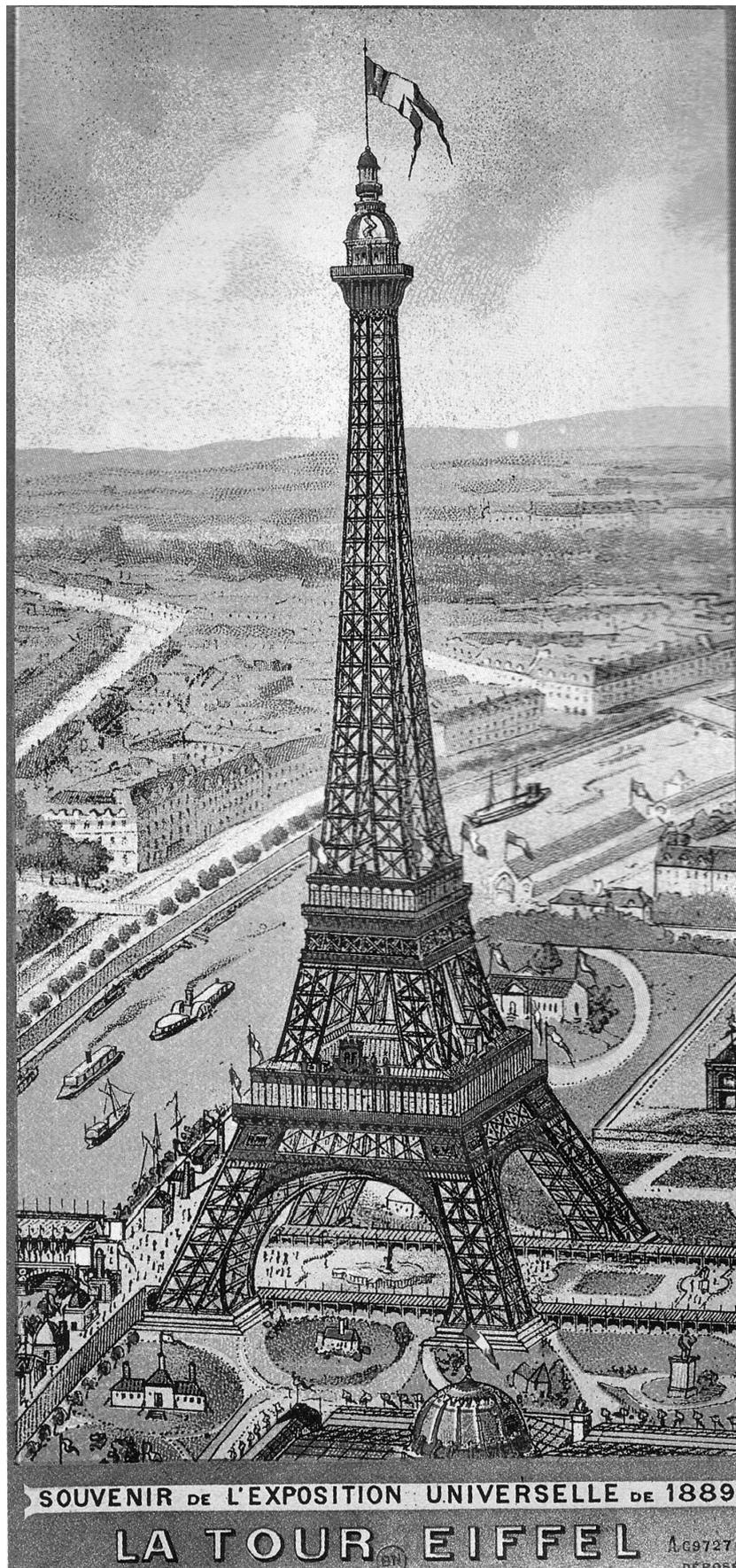


LA TOUR EIFFEL entre refus et fascination. 1889 - 1950

C'est à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1889, date qui marquait le centenaire de la Révolution française qu'un grand concours est lancé dans le Journal officiel. Le pari est d'« étudier la possibilité d'élever sur le Champ-de-Mars une tour de fer, à base carrée, de 125 mètres de côté et de 300 mètres de hauteur ». Choisi parmi 107 projets, c'est le projet de Gustave Eiffel qui est retenu. La Tour Eiffel est inaugurée le 7 mai 1889.



Controverses à ses débuts, avant même la fin de sa construction

Journal *Le Temps*, 14 février 1887 (les travaux viennent de commencer...)

AU JOUR LE JOUR

Les artistes contre la Tour Eiffel

La protestation suivante se signe en ce moment dans Paris

À monsieur Alphan

Monsieur et cher compatriote,

Nous venons, écrivains, peintres, sculpteurs, architectes, amateurs passionnés de la beauté, jusqu'ici intacte, de Paris, protester de toutes nos forces, de toute notre indignation, au nom du goût français méconnu, au nom de l'art et de l'histoire français menacés, contre l'érection, en plein cœur de notre capitale, de l'inutile et monstrueuse Tour Eiffel, que la malignité publique, souvent empreinte de bon sens et d'esprit de justice, a déjà baptisée du nom de « Tour de Babel ».

Sans tomber dans l'exaltation du chauvinisme, nous avons le droit de proclamer bien haut que Paris est la ville sans rivale dans le monde. Au-dessus de ses rues, de ses boulevards élargis, du milieu de ses magnifiques promenades, surgissent les plus nobles monuments que le genre humain ait enfantés. L'âme de la France, créatrice de chefs-d'œuvre, resplendit parmi cette floraison auguste de pierre. L'Italie, l'Allemagne, les Flandres, si fières à juste titre de leur héritage artistique, ne possèdent rien qui soit comparable au nôtre, et de tous les coins de l'univers Paris attire les curiosités et les admirations. Allons-nous donc laisser profaner tout cela ? La ville de Paris va-t-elle donc s'associer plus longtemps aux baroques, aux mercantiles imaginations d'un constructeur de machines, pour s'enlaidir irrémédiablement et se déshonorer ? Car la Tour Eiffel, dont la commerciale Amérique elle-même ne voudrait pas, c'est, n'en doutez point, le déshonneur de Paris. Chacun sent, chacun le dit, chacun s'en afflige profondément, et nous ne sommes qu'un faible écho de l'opinion universelle, si légitimement alarmée. Enfin lorsque les étrangers viendront visiter notre Exposition, ils s'écrieront, étonnés : « Quoi ? C'est cette horreur que les Français ont trouvée pour nous donner une idée de leur goût si fort vanté ? » Et ils auront raison de se moquer de nous, parce que le Paris des gothiques sublimes, le Paris de Jean Goujon, de Germain Pilon, de Puget, de Rude, de Barye, etc., sera devenu le Paris de M. Eiffel.

Il suffit d'ailleurs, pour se rendre compte de ce que nous avançons, de se figurer un instant une tour vertigineusement ridicule, dominant Paris, ainsi qu'une gigantesque cheminée d'usine, écrasant de sa masse barbare Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le dôme des Invalides, l'Arc de triomphe, tous nos monuments humiliés, toutes nos architectures rapetissées, qui disparaîtront dans ce rêve stupéfiant. Et pendant vingt ans, nous verrons s'allonger sur la ville entière, frémissante encore du génie de tant de siècles, nous verrons s'allonger comme une tache d'encre l'ombre odieuse de l'odieuse colonne de tôle boulonnée...

C'est à vous, monsieur et cher compatriote, à vous qui

aimez tant Paris, qui l'avez tant embelli, qui tant de fois l'avez protégé contre les dévastations administratives et le vandalisme des entreprises industrielles, qu'appartient l'honneur de le défendre une fois de plus. Nous nous remettons à vous du soin de plaider la cause de Paris, sachant que vous y déploierez toute l'énergie, toute l'éloquence que doit inspirer à un artiste tel que vous l'amour de ce qui est beau, de ce qui est grand, de ce qui est juste. Et si notre cri d'alarme n'est pas entendu, si vos raisons ne sont pas écoutées, si Paris s'obstine dans l'idée de déshonorer Paris, nous aurons, du moins, vous et nous, fait entendre une protestation qui honore.¹

Ont déjà signé :

E. Meissonier, Ch. Gounod, Charles Garnier, Robert Fleury, Victorien Sardou, Edouard Pailleron, H. Gérôme, L. Bonnat, W. Bouguereau, Jean Gigoux, G. Boulanger, J.-E. Leprieux, Eug. Guillaume, A. Wolff, Ch. Questel, A. Dumas, François Coppée, Leconte de Lisle, Daumet, François, Sully-Prudhomme, Elie Delaunay, E. Vaudremer, E. Bertrand, G.-J. Thomas, François, Henriquel, A. Lenoir, G. Jacquet, Goubie, E. Duez, de Saint-Marceaux, G. Courtois, P.-A.-J. Dagnan-Bouveret, J. Wencker, L. Doucet, Guy de Maupassant, Henri Amic, Ch. Grandmougin, François Bournaud, Ch. Baude, Jules Lefebvre, A. Mercié, Chevion, Albert Jullien, André Legrand, Limbo, etc, etc.

Et le journaliste de poursuivre :

Nous avons voulu avoir l'avis de M. Eiffel sur une protestation signée de noms aussi considérables. Nous sommes allés le voir, et nous résumons aussi fidèlement que possible sa conversation :

Réponse de Gustave Eiffel

Tout d'abord, nous dit M. Eiffel, il y a parmi les signataires quelques noms qui m'étonnent. Ainsi, M. Charles Garnier fait partie de la commission même de la tour. Il ne s'y est rien fait qu'il ne l'ait approuvé, c'est donc contre lui-même qu'il proteste. J'avoue ne pas comprendre.

Ensuite, pourquoi cette protestation se produit-elle si tard ? Elle aurait eu sa raison d'être il y a un an, lorsqu'on discutait mon projet. [...]

Quels sont les motifs que donnent les artistes pour protester contre l'érection de la tour ? Qu'elle est inutile, monstrueuse ! Que c'est une horreur ! Nous parlerons de l'inutilité tout à l'heure. Ne nous occupons pour le moment que du mérite esthétique sur lequel les artistes sont plus particulièrement compétents. Je voudrais bien savoir sur quoi ils fondent leur jugement. Car, remarquez-le, monsieur, ma tour, personne ne l'a vue et personne, avant qu'elle ne

¹ Sur plusieurs sites, le texte est suivi d'une liste de signataires dans laquelle figure le nom d'Émile Zola. Le texte original (que nous reproduisons ici) du journal *Le Temps* sur le site Gallica.bnf.fr ne mentionne pas son nom, pas plus que celui de Joris-Karl Huysmans. Le texte même de l'article a subi quelques modifications ; nous en ignorons les raisons...

soit construite, ne pourrait dire ce qu'elle sera. On ne la connaît jusqu'à présent que par un simple dessin géométral qui a été tiré à des centaines de mille exemplaires. Depuis quand apprécie-t-on un monument au point de vue de l'art sur un dessin géométral ?

Et, si ma tour, quand elle sera construite, au lieu d'une horreur était une belle chose, les artistes ne regretteraient-ils pas d'être partis si vite et si légèrement en campagne contre la conservation d'un monument qui est encore à construire ? Qu'ils attendent donc de l'avoir vue.

Je vous dirai toute ma pensée et toutes mes espérances. Je crois, moi, que ma tour sera belle. Parce que nous sommes des ingénieurs, croit-on donc que la beauté ne nous préoccupe pas dans nos constructions et qu'en même temps que nous faisons solide et durable nous ne nous efforçons pas de faire élégant ? Est-ce que les véritables conditions de la force ne sont pas toujours conformes aux conditions secrètes de l'harmonie ? Le premier principe de l'esthétique architecturale est que les lignes essentielles d'un monument soient déterminées par la parfaite appropriation à sa destination. De quelle condition ai-je eu, avant tout, à tenir compte dans ma tour ? De la résistance au vent. Eh bien, je prétends que les courbes des quatre arêtes du monument telles que le calcul me les a fournies donneront une grande impression de force et de beauté, car elles traduiront aux yeux la hardiesse de ma conception.

Il y a du reste dans le colossal une attraction, un charme propre auxquels les théories d'art ordinaires ne sont guère applicables. Soutiendra-t-on que c'est par leur valeur artistique que les pyramides ont si fortement frappé l'imagination des hommes ? Qu'est-ce autre chose, après tout, que des monticules artificiels ? Et pourtant quel est le visiteur qui reste froid en leur présence ? Qui n'en est pas revenu rempli d'une irrésistible admiration ? Et où est la source de cette admiration sinon dans l'immensité de l'effort et dans la grandeur du résultat ? Ma tour sera le plus haut édifice qu'aient jamais élevé les hommes. Ne sera-t-elle donc pas grandiose aussi à sa façon ? Et pourquoi ce qui est admirable en Égypte deviendrait-il hideux et ridicule à Paris ? Je cherche et j'avoue que je ne trouve pas.

La protestation dit que la tour va écraser de sa grosse masse barbare Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, la tour Saint-Jacques, le Louvre, le dôme des Invalides, l'Arc de triomphe, tous nos monuments. Que d'affaires dans une tour ! Cela fait sourire, vraiment. Quand on veut admirer Notre-Dame, on va la voir du parvis. En quoi du Champ-de-Mars la tour gênera-t-elle le curieux placé sur le parvis Notre-Dame, qui ne la verra pas ? C'est d'ailleurs une des idées les plus fausses, que celle qui consiste à croire qu'un édifice élevé écrase les constructions environnantes. Regardez si l'Opéra ne paraît pas plus écrasé par les maisons du voisinage qu'il ne les écrase lui-même. Allez au rond-point de l'Étoile, et, parce que l'Arc de triomphe est grand, les maisons de la place ne vous en paraîtront pas plus petites. Au contraire, les maisons ont bien l'air d'avoir quinze mètres de haut, et il faut un effort de l'esprit pour croire que

l'Arc de triomphe en mesure quarante-cinq.

Donc pour ce qui est de l'effet artistique de la tour, personne ne peut en juger à l'avance, pas même moi, car les dimensions des fondations m'étonnent moi-même aujourd'hui qu'elles commencent à sortir de terre. Quant au préjudice qu'elle portera aux autres monuments de Paris, ce sont là des mots.

Reste la question d'utilité. Ici, puisque nous quittons le domaine artistique, il me sera bien permis d'opposer à l'opinion des artistes celle du public. Je ne crois point faire preuve de vanité en disant que jamais projet n'a été plus populaire ; j'ai tous les jours la preuve qu'il n'y a pas dans Paris de gens, si humbles qu'ils soient, qui ne le connaissent et ne s'y intéressent. À l'étranger même, quand il m'arrive de voyager, je suis étonné du retentissement qu'il a eu.

Quant aux savants, les vrais juges de la question d'utilité, je puis dire qu'ils sont unanimes. Non seulement la tour promet d'intéressantes observations pour l'astronomie, la chimie végétale, la météorologie et la physique, non seulement elle permettra en temps de guerre de tenir Paris constamment relié au reste de la France, mais elle sera en même temps la preuve éclatante des progrès réalisés en ce siècle par l'art des ingénieurs. C'est seulement à notre époque, en ces dernières années, que l'on pouvait dresser des calculs assez sûrs et travailler le fer avec assez de précision pour songer à une aussi gigantesque entreprise. N'est-ce rien pour la gloire de Paris que ce résumé de la science contemporaine soit érigé dans ses murs ?

La protestation gratifie la tour d'« odieuse colonne de tôle boulonnée ». Je n'ai point vu ce ton de dédain sans en être irrité. Il y a parmi les signataires des hommes que j'admire et que j'estime. Il y en a d'autres qui sont connus pour peindre de jolies petites femmes se mettant une fleur au corsage ou pour avoir tourné spirituellement quelques couplets de vaudeville. Eh bien, franchement, je crois que toute la France n'est pas là-dedans. M. de Voguë, dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes*, après avoir constaté que dans n'importe quelle ville d'Europe où il passait il entendait chanter *Ugène, tu me fais de la peine* et le *Bi du bout du banc*, se demandait si nous étions en train de devenir les "græculi" du monde contemporain. Il me semble que n'eût-elle pas d'autre raison d'être que de montrer que nous ne sommes pas seulement le pays des amusements mais aussi celui des ingénieurs et des constructeurs qu'on appelle de toutes les régions du monde pour édifier les ponts, les viaducs, les gares et les grands monuments de l'industrie moderne, la tour Eiffel mériterait d'être traitée avec plus de considération.

Voilà, en substance, ce que nous a répondu M. Eiffel.

Qui a raison, de lui ou des protestataires, des artistes ou des ingénieurs ? Car ce n'est évidemment là qu'un épisode de la vieille querelle entre artistes ou ingénieurs. Il nous paraît difficile qu'on le sache avant deux ans. Les artistes eux-mêmes ne s'opposent pas à la construction de la tour. Attendons donc qu'elle soit construite.

Réponse de Monsieur Alphand, directeur général des travaux de la ville de Paris dont l'Exposition Universelle, février 1887

« Messieurs Victorien Sardou, Alexandre Dumas, François Coppée et vous tous qui avez délivré ce message chargé d'un fort ressentiment et d'une grande crainte de ce monstre d'acier, considérez-vous que cette géante métallique imposerait le déshonneur de Paris aux yeux du monde ?

Vous me parlez d'une « tour de Babel », mais il ne s'agit point d'un quelconque monument destiné à grimper jusqu'au haut des cieux, mais d'une œuvre architecturale destinée à imposer Paris aux yeux de la France, si ce n'est aux yeux du monde.

Vous me dites que la commerciale Amérique n'a pas désiré un tel ouvrage ? Et bien qu'il en soit ainsi, laissons aux sots ce qu'ils méritent : un paysage désespérément vide de tout objet apportant un tant soit peu d'intérêt pour leur morne pays : laissons ce triste pays dans l'état où il se trouve, ce qui implique un manque d'originalité et de modernité flagrant.

Cette tour sera certes « boulonnée » mais apprenez, ô vous qui me lisez, que tout objet décrit comme solide contient du métal, ainsi apprenez que le bois brûle et se brise, et que la pierre s'effrite au fil des âges, nous construisons, Messieurs, le souvenir de cette époque livrée aux futures générations, lorsque vos maisons et vos immeubles seront détruits par la course irréductible du temps, se dressera alors ce fier symbole qui démontrera sa solidité, et ainsi celle de Paris, aux yeux de l'univers.

C'est également pour prouver la grandeur de la France que nous bâtissons cette tour « vertigineusement ridicule » car qui osera bafouer l'honneur de Paris, la ville possédant le bâtiment le plus grand jamais construit ?

Oui, certes, j'aime Paris, j'aime ses foules, ses marchés, ses monuments. J'aime tout en Paris et je donnerais tout pour elle, j'ai certes embelli Paris mais cette œuvre monumentale, aux dimensions dantesques, sera le clou de cette exposition universelle, elle sera mon chef d'œuvre.

Vous décrivez mon amour de ce qui est beau, de ce qui est grand, de ce qui est juste ; mais alors, pourquoi ces clameurs ? Pourquoi ces cris ? Cette fougue ? Cette œuvre est créée pour démontrer qu'il n'y a pas plus belle cité que Paris ; par sa taille, cette tour fera résonner Paris jusqu'en Orient, à travers les steppes glacées, les plaines brûlantes du désert, à travers vents et marées, le monde entier retiendra son souffle lors de la découverte de cette tour gigantesque ; tous seront ébahis par la prouesse de Paris.

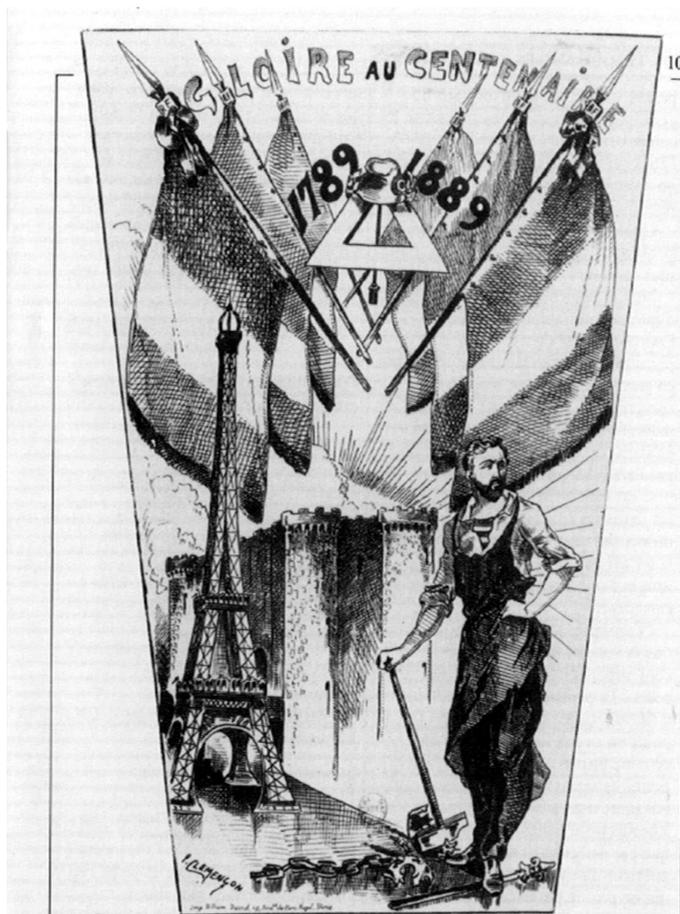
Enfin, pour la plus grande gloire de Paris ; et donc de la France, ceux qui auront le courage d'oser grimper au sommet de cette titanique dame d'acier découvriront alors un paysage à nul autre pareil, ils pourront alors admirer notre somptueuse cité dans tout son éclat, la découvrant d'un point à un autre avec son éclatante beauté qui étonnera toujours les foules.

Voilà pourquoi, chers confrères de l'esthétisme, je m'acharne à faire aboutir ce projet de titan qui a besoin des efforts de tous, mais surtout, de l'accord de tous. Notre geste ne peut être critiqué, mais doit être encouragé, notre projet doit être placé dans l'admiration de tous les bons français.

Nous construisons l'avenir.

Nous construisons la nouvelle cité de Paris.

Nous construisons la tour Eiffel. »



Joute entre deux poètes satiriques

François Coppée (1842-1908), *Les paroles sincères* (1890)

Sur la Tour Eiffel

Deuxième plateau

J'ai visité la Tour énorme,
Le mât de fer aux durs agrès.
Inachevé, confus, difforme,
Le monstre est hideux, vu de près.

Géante, sans beauté ni style,
C'est bien l'idole de métal,
Symbole de force inutile
Et triomphe du fait brutal.

J'ai touché l'absurde prodige,
Constaté le miracle vain.
J'ai gravi, domptant le vertige,
La vis des escaliers sans fin.

Saisissant la rampe à poignée,
Étourdi, soulé de grand air,
J'ai grimpé, tel qu'une araignée,
Dans l'immense toile de fer ;

Et, comme enfin l'oiseau se juche,
J'ai fait sonner sous mes talons
Les hauts planchers où l'on trébuche
En heurtant du pied les boulons.

Là, j'ai pu voir, couvrant des lieux,
Paris, ses tours, son dôme d'or,
Le cirque des collines bleues,
Et du lointain... encor, encor !

Mais, au fond du gouffre, la Ville
Ne m'émut ni ne me charma.
C'est le plan-relief immobile,
C'est le morne panorama,

Transformant palais de l'histoire,
Riches quartiers, faubourgs sans pain,
En jouets de la forêt Noire
Sortis de leur boîte en sapin.

Oui, le grand Paris qui fourmille
Est mesquin, vu de ce hauban.
L'Obélisque n'est qu'une aiguille
Et la Seine n'est qu'un ruban ;

Et l'on est triste au fond de l'âme
De voir écrasés, tout en bas,
L'Arc de Triomphe et Notre-Dame,
La gloire et la prière, hélas !

Du vaste monde, en cet abîme,
Je n'aperçois qu'un petit coin.
Pourquoi monter de cime en cime ?
Le ciel est toujours aussi loin.

Enfants des orgueilleuses Gaules,
Pourquoi recommencer Babel ?
Le mont Blanc hausse les épaules
En songeant à la Tour Eiffel.

Qu'ils aillent consulter, nos maîtres,
L'artiste le plus ignorant.
Un monument de trois cents mètres,
C'est énorme. — Ce n'est pas grand.

Ô Moyen Age ! ô Renaissance !
Ô bons artisans du passé !
Jours de géniale innocence,
D'art pur et désintéressé ;

Où, brûlant d'une foi naïve,
Pendant vingt ans, avec amour,
L'imagier sculptait une ogive
Éclairée à peine en plein jour ;

Où, s'inspirant des grands modèles
Et pour mieux orner son donjon,
Le Roi logeait les hirondelles
Dans un marbre de Jean Goujon !

Ô vieux siècles d'art, quelle honte !
À cent peuples civilisés
Nous montrerons ce jet de fonte
Et des badauds hypnotisés.

Pourtant, aux lugubres défaites
Notre génie a survécu ;
Un laurier cache sur nos têtes
La ride amère du vaincu.

Pour que l'Europe, qui nous raille,
Fût battue à ce noble jeu,
Tout le prix de cette ferraille,
Des millions, c'était bien peu.

Un chef-d'œuvre vaut davantage ;
Et quand même, et non moins
content,
L'ouvrier sur l'échafaudage
Eût gagné sa vie en chantant.

Non ! plus de luttes idéales,
De tournois en l'honneur du beau !
Faisons des gares et des halles :
C'est l'avenir, c'est l'art nouveau.

Longue comme un discours prolix
De ministre ou de député,
Que la Tour, gargote à prix fixe,
Vende à tous l'hospitalité !

Car voici la grande pensée,
Le vrai but, le profond dessous :
Cette pyramide insensée,
On y montera pour cent sous.

Le flâneur, quand il considère
Les cent étages à gravir
Du démesuré belvédère,
Demande : « A quoi peut-il servir ?

« Tamerlan est-il à nos portes ?
Est-ce de là-haut qu'on surprend
Les manœuvres de ses cohortes ? »
— Pas du tout. C'est un restaurant.

À ces hauteurs vertigineuses,
Le savant voit-il mieux les chocs
Des mondes et des nébuleuses ?
— Non pas. On y prendra des bocks.

La fin du siècle est peu sévère,
Le pourboire fleurit partout.
La Tour Eiffel n'est qu'une affaire ;
— Et c'est le suprême dégoût.

Édifice de décadence
Sur qui, tout à l'heure, on lira :
« Ici l'on boit. Ici l'on danse, »
— Qui sait ? sur l'air du ça ira

Œuvre monstrueuse et manquée,
Laid colosse couleur de nuit,
Tour de fer, rêve de Yankee,
Ton obsession me poursuit.

Pensif sur ta charpente altière,
J'ai cru, dans mes pressentiments,
Entendre, à l'Est, vers la frontière,
Rouler les canons allemands.

Car, le jour où la France en armes
Jouera le fatal coup de dés,
Nous regretterons avec larmes
Le fer et l'or dilapidés,

Et maudirons l'effort d'Hercule,
Fait à si grand'peine, à tel prix,
Pour planter ce mât ridicule
Sur le navire de Paris.

« Adieu-vat, » vaisseau symbolique,
Par la sombre houle battu !
Le ciel est noir, la mer tragique.
Vers quels écueils nous mènes-tu ?

22 juillet 1888.

Raoul Bonnery, *Le franc Journal*, mai 1889

« La tour Eiffel à François Coppée, le jour de ses 300 mètres. »

Audacieuse et volontaire,
J'avais juré l'écrasement
Des hauts monuments de la terre.
C'est fait, j'ai tenu mon serment.

J'étais à moitié de ma taille
Quand un jour, raillant mon destin,
Tu t'en vins me livrer bataille,
Pour arme, une plume à la main.

Était-ce un si piètre équipage
Que tu comptais vaincre, vraiment !
David, ton émule en courage,
Brava Goliath plus sûrement.

Tu mis la fleur de ta science
À m'appeler "Monstre hideux";
Un peu plus de reconnaissance
T'eût convenu peut-être mieux.

Si, comme avec tant de faconde,
Tu l'as dit dans *Le Figaro*,
Je dois, des quatre coins du monde,
Entendre me crier : Haro !

Je suis le brutal colosse
Que tu dépeins à l'Univers,
Crois-tu que pareil molosse,
Tu m'eusses mordu ... de tes vers !

[...]

Du fer, je suis l'apothéose ?
Je lui bâtis un piédestal ?
Pourquoi pas ! Le fer, je suppose,
N'est point si vulgaire métal.

Il fournit le soc et l'épée :
Richesse et force d'un pays,
Et dans toute belle épopée,
Le fer aura toujours le prix.

Quel sang dans tes veines circule
Pour t'écrier, avec mépris,
Que je suis un mâât ridicule
Sur le navire de Paris.

Un mâât ? J'accepte l'épithète,
Mais un mâât fier, audacieux,
Qui saura, portant haut la tête,
Parler de progrès jusqu'aux cieux.

Un mâât qui sur la ville immense,
La nuit projettera des feux,
Un mâât où l'étendard de France
Un jour, flottera radieux !

Hampe de drapeau, sentinelle,
Phare : voilà ma mission !
— Poète en ton âme immortelle
Rentre ton indignation.

On en parle... Témoignages et réactions

Guy de Maupassant, *La Vie errante*, 1890

Chapitre 1 : Lassitude

J'ai quitté Paris et même la France, parce que la tour Eiffel finissait par m'ennuyer trop.

Non seulement on la voyait de partout, mais on la trouvait partout, faite de toutes les matières connues, exposée à toutes les vitres, cauchemar inévitable et torturant.

Ce n'est pas elle uniquement d'ailleurs qui m'a donné une irrésistible envie de vivre seul pendant quelque temps, mais tout ce qu'on a fait autour d'elle, dedans, dessus, aux environs.

Comment tous les journaux vraiment ont-ils osé nous parler d'architecture nouvelle à propos de cette carcasse métallique, car l'architecture, le plus incompris et le plus oublié des arts aujourd'hui, en est peut-être aussi le plus esthétique, le plus mystérieux et le plus nourri d'idées ?

Il a eu ce privilège à travers les siècles de symboliser pour ainsi dire chaque époque, de résumer, par un très petit nombre de monuments typiques, la manière de penser, de sentir et de rêver d'une race et d'une civilisation.

Quelques temples et quelques églises, quelques palais et quelques châteaux contiennent à peu près toute l'histoire de l'art à travers le monde, expriment à nos yeux mieux que des livres, par l'harmonie des lignes et le charme de l'ornementation, toute la grâce et la grandeur d'une époque.

Mais je me demande ce qu'on conclura de notre génération si quelque prochaine émeute ne déboulonne pas cette haute et maigre pyramide d'échelles de fer, squelette disgracieux et géant, dont la base semble faite pour porter un formidable monument de Cyclopes et qui avorte en un ridicule et mince profil de cheminée d'usine.

C'est un problème résolu, dit-on. Soit, — mais il ne servait à rien ! — et je préfère alors à cette conception démodée de recommencer la naïve tentative de la tour de Babel, celle qu'eurent, dès le douzième siècle, les architectes du campanile de Pise. [...]

Peu m'importe, d'ailleurs, la tour Eiffel. Elle ne fut que le phare d'une kermesse internationale, selon l'expression consacrée, dont le souvenir me hantera comme le cauchemar, comme la vision réalisée de l'horrible spectacle que peut donner à un homme dégoûté la foule humaine qui s'amuse.

Je me garderai bien de critiquer cette colossale entreprise politique, l'Exposition universelle, qui a montré au monde, juste au moment où il fallait le faire, la force, la vitalité, l'activité et la richesse inépuisable de ce pays surprenant : la France.

Cette controverse est racontée par Léon-Paul Fargue qui dans *Le Piéton de Paris*, parle de ces mille endroits qu'il a découverts avec leur histoire.

Léon-Paul Fargue (1876-1947), *le Piéton de Paris*, 1932-1939

*Et l'on dit que tout en haut
On verra jusqu'au Congo
Brazza chasser la gazelle
De la tour Eiffel...le.*

J'ai vu pousser la tour Eiffel.

Nous allions la voir, en sortant du lycée, le veston en cœur remonté par la serviette.

Les parents constataient les progrès de la chose, en sifflotant, comme quand ils toisaient leur fils, au crayon, sur un mur.

La Seine, encore à peu près tranquille, jouissait tranquillement de son reste, avant les pavillons, les fanions, les fanfares.

Les remorqueurs traînaient leurs cheveux sur le fleuve, avec une plainte d'ogresse en gésine.

Les bateaux-mouches filetés de soleil fondaient comme des rayons de miel.

C'était l'époque où, qu'il en eût besoin ou non, le zouave du pont de l'Alma se lavait une fois l'an les pieds jusqu'au ventre.

Les deux chandeliers du Trocadéro n'éclairaient encore que l'herbe.

Les arbres des quais mûrissaient leurs lanternes.

Les étagères des bancs et des ponts commençaient à se courir de bibelots méditatifs.

Elle fut un piège, avant d'être une nasse.

Le cœur serré, nous distinguons au-dessus de la première plate-forme un halo rouge de travail, une sorte de buée sonore, où l'on voyait de temps en temps sauter le battant d'un marteau, pareil à l'envol d'un corbeau qui retombait dans la poussière.

Un bourgeois qui passait s'arrêta près de nous, rouge et soufflant, pattu comme un poêle de blanchisseuse, avec un petit col officier, des lunettes posées sur la moustache, une chaîne de montre grosse comme des menottes, un bourdaloue rehaussé d'encre sur la tête.

- Nous ne serons jamais prêts ! dit-il.

Un matin de mars, cependant, la Tour fut prête, cuite à point comme une langouste.

Coppée lui fit une apostrophe, qui finissait sur ces beaux vers :

Mais tout là-haut, un aigle passe

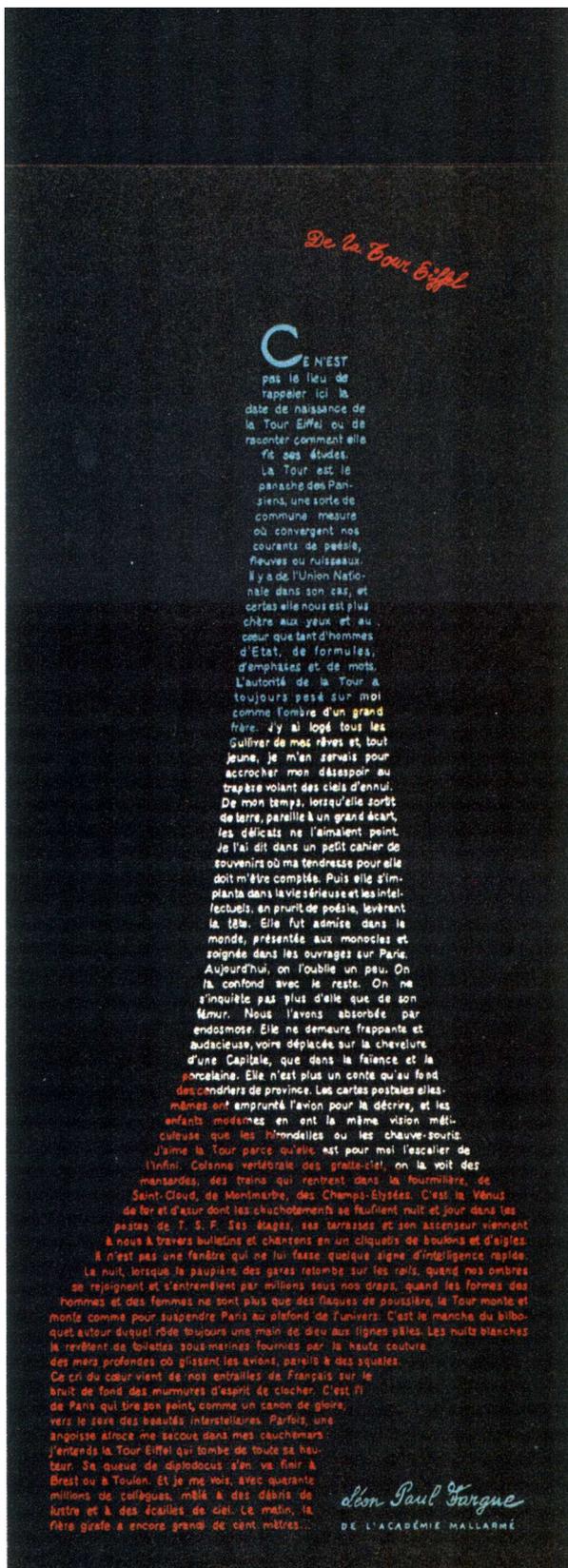
Et n'y fait pas attention !

Les délicats n'aimaient pas la Tour. La France artiste applaudit au maître. Mais les ingénieurs étaient fiers. Une réponse était dans l'air. Le poète Raoul Bonnery, disciple de Sully-Prudhomme et membre de la Société des Gens de Lettres, qui veillait, du fond de Louis Figuière, sur les Merveilles de la Science et les Merveilles de l'Industrie, déterra des vers de Laprade :

Sur mes froides hauteurs si nul ne vient m'entendre,

Moi j'y respire à l'aise et n'en veux point descendre.

Et ferma le ban par ses propres vers :

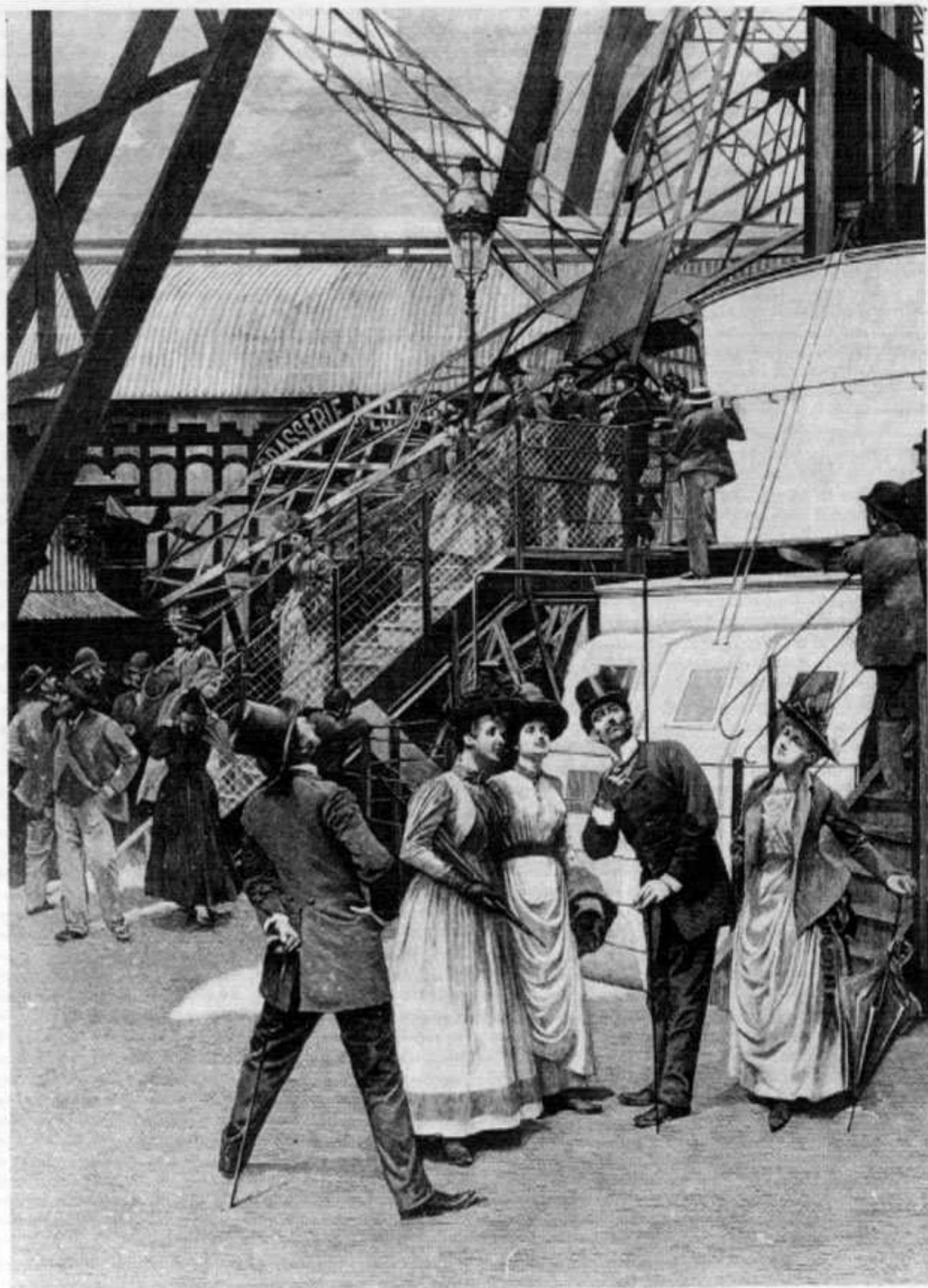


*La Tour, objet de ton blasphème,
Pourrait t'envoyer Polyphème,
Écraser tes os tout en bas !*

La nuit, la Tour, les pieds écartés sur un bûcher trop petit pour elle, pissait debout la Loïe Fuller et les Fontaines Lumineuses. Les terrasses des restaurants du palais des Arts Libéraux, se hérissaient de tziganes qui fouettaient la nuit lente à descendre. Une étoile lorgnait mon parfait au café, dont la chaleur faisait une statuette. Une chauve-souris signalait son courrier sur le front de bandière. Un escalier buvait du lait dans les ténèbres.

Aujourd'hui, la tour Eiffel ne s'embrase plus jamais. Elle est devenue tout à fait sérieuse. Elle tape, jour et nuit, de la machine à écrire, mais parfois, sur un ordre obscur, s'allume sèchement et se couvre de cristaux froids, comme un kummel autocopiste, dans le vieux ciel aux yeux mi-clos, brouillé de souvenirs amers...

Le Piéton de Paris, © éd. Gallimard, 1932-1939



Parisiens et provinciaux endimanchés viennent à la Tour. En attendant l'ascenseur, on s'émerveille de la hauteur.

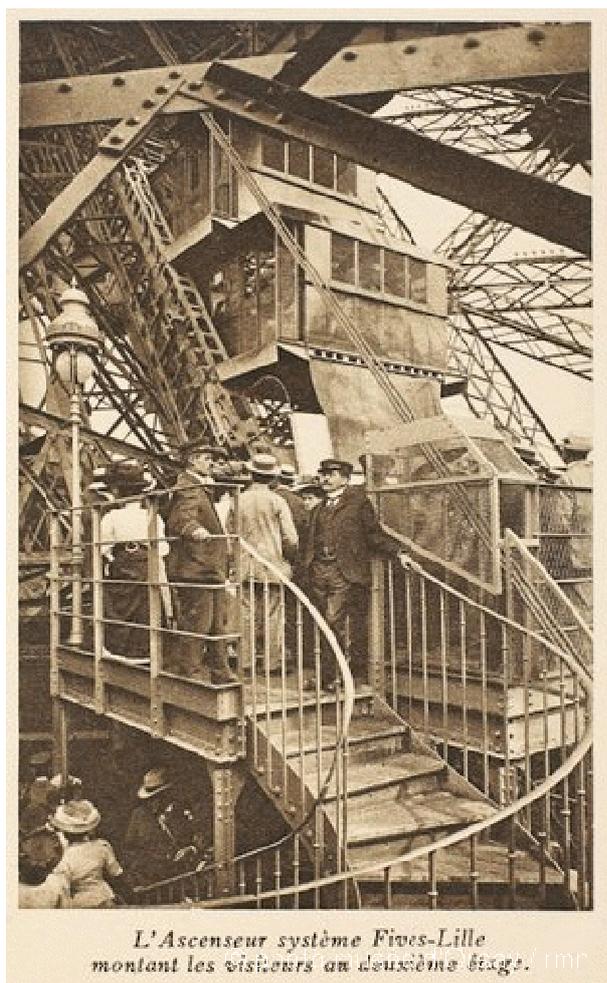
L'exposition universelle de 1900 fut à nouveau un succès :
Photos des frères Neurdein (actifs entre 1870 et 1900). Musée d'Orsay, Paris



L'Entrée du Public par le Pilier Est. musée d'Orsay / rmn

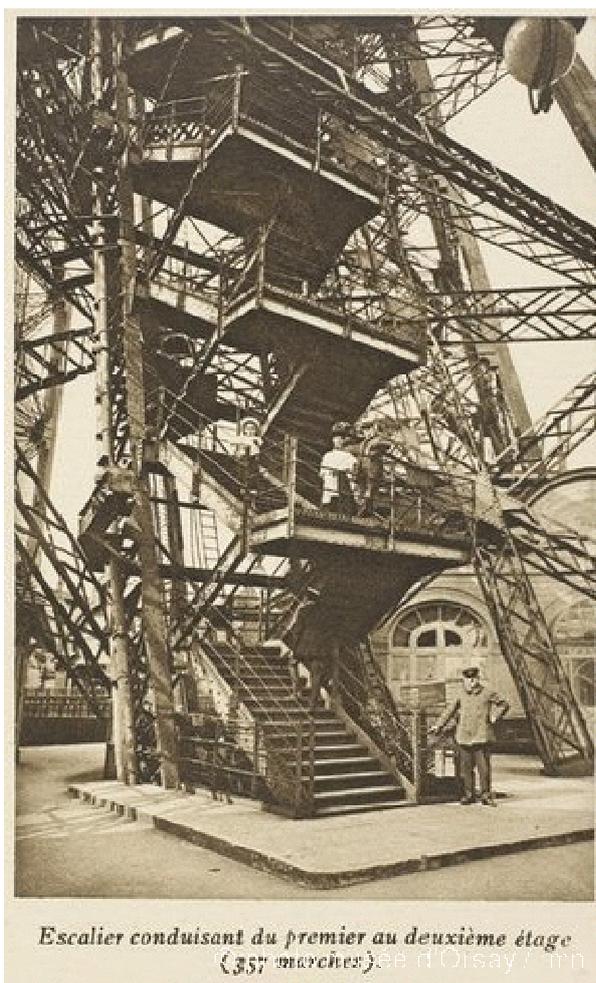
©photo musée d'Orsay / rmn

L'entrée du public par le Pilier Est, en 1900.



*L'Ascenseur système Fives-Lille
montant les visiteurs au deuxième étage. / rmn*

La Tour Eiffel - L'Ascenseur système Fives-Lille
montant les visiteurs au deuxième étage en 1900



*Escalier conduisant du premier au deuxième étage
(357 marches) musée d'Orsay / rmn*

La Tour Eiffel - Escalier conduisant du premier au
deuxième étage (357 marches)

Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, 2 juillet 1889

Mardi 2 juillet. — Ce soir, dîner sur la plate-forme de la tour Eiffel, avec les Charpentier, les Hermant, les Zola, les Dayot. La montée en ascenseur : la sensation d'un bâtiment qui prend la mer ; mais rien de vertigineux. Là-haut, la perception bien au-delà de sa pensée au ras de terre, de la grandeur, de l'étendue, de l'immensité babylonienne de Paris, et sous le soleil couchant, la ville ayant des coins de bâtisses de la couleur de Rome, et parmi les grandes lignes planes de l'horizon, le sursaut de l'échancrure pittoresque dans le ciel, de la colline de Montmartre, prenant au crépuscule, l'aspect d'une grande ruine qu'on aurait illuminée.

Un dîner un peu rêveur... puis l'impression toute particulière de la descente à pied, et qui a quelque chose d'une tête qu'on piquerait dans l'infini, l'impression de la descente sur ces échelons à jour dans la nuit, avec des semblants de plongeurs, çà et là, dans l'espace illimité, et où il vous semble qu'on est une fourmi, descendant le long des cordages d'un vaisseau de ligne, dont les cordages seraient de fer.

Paul Gauguin (1848-1903)

L'Exposition est le triomphe du fer, non seulement au point de vue des machines mais encore au point de vue de l'architecture. Et cependant l'architecture est au début en ce sens qu'il lui manque en art une décoration homogène avec sa matière. Pourquoi à côté de ce fer, rude, sévère, des matières molles, comme la terre à peine cuite ; pourquoi à côté de ces lignes géométriques d'un caractère nouveau, tout cet ancien stock d'ornements anciens modernisés par le naturalisme ? Aux ingénieurs-architectes appartient un art nouveau de décoration, tel que boulon d'ornement, coin de fer dépassant la grande ligne, en quelque sorte une dentelle gothique en fer. Nous retrouvons cela un peu dans la tour Eiffel.

In *Le Moderniste illustré*, 4-11 juillet 1889

On en rit...

Alphonse Allais (1854-1905), *Le Bec en l'air*, 1897

Alphonse Allais raconte une de ses conversations avec son héros burlesque le Captain Cap qui érige en système l'absurde des situations pratiques impraticables. Leur discussion porte sur le fait qu'il est prévu de laisser la Tour Eiffel pour l'Exposition Universelle de 1900 à Paris.

Au risque de faire beaucoup de chagrin à Maurice Barrès, les pouvoirs publics semblent disposés à exécuter une Exposition universelle en l'an 1900.

Je n'apprendrai rien à personne en ajoutant que ces magnifiques joutes de l'industrie internationale tiendront leurs assises dans les quartiers du Champ de Mars, du Trocadéro et des Champs-Élysées.

On ira même jusqu'à démolir — pleurez, mes yeux ! — cette merveille de grâce et d'aménagement qui s'appelle le Palais de l'Industrie.

La question de la suppression de la Tour Eiffel fut un instant agitée en haut lieu. (Peut-être même, ce haut lieu n'était-il autre que la propre troisième plate-forme de ladite tour.)

On discuta longtemps, paraît-il.

Finalement, sur la réflexion d'un judicieux esprit que, le conseil de la Légion d'honneur ayant laissé sa rosette à M. Eiffel, on pouvait bien conserver sa tour, on décida de ne point déboulonner encore le métallique édifice.

Apprenant cette résolution, mon ami le Captain Cap sourit dans ses longues moustaches, vida d'un trait le gobelet qui se trouvait à sa portée et dit :

— J'ai une idée !

— Le contraire m'eût étonné, Cap !

— Une idée pour rendre utile cette stupide tour qui fut, en 1889, une utile démonstration industrielle, mais qui est devenue si parfaitement oiseuse.

— Et puis, on l'a assez vue, la tour Eiffel !

— On l'a trop vue !... Conservons-la, soit, mais donnons-lui un autre aspect.

— Si on la renversait la tête en bas, les pieds en l'air ?

— C'est précisément à quoi j'ai pensé. Mais mon idée ne s'arrête pas là.

— Votre idée, Cap, ne saurait point s'arrêter ! Comme le temps, comme l'espace, elle ne connaît point de bornes !

— Merci, mon garçon !... Donc, nous renversons la tour Eiffel et nous la plantons la tête en bas, les pattes en l'air. Puis, nous l'enveloppons d'une couche de magnifique, décorative et parfaitement imperméable céramique.

— Bravo, Cap !... Et puis ?

— Et puis, quand j'ai obtenu un ensemble parfaitement étanche, j'établis des robinets dans le bas et je la remplis d'eau.

— D'eau, Captain ? quelle horreur !

— Oui, d'eau... Bien entendu, avant cette opération, j'ai débarrassé la tour des constructions en bois, et en général de toutes les matières organiques qui corrompraient mon eau. Devinez-vous, maintenant ?

— Je devine ou je crois deviner que vous exposerez à l'admiration des foules un somptueux gobelet quadrangulaire de 300 mètres de haut.

— Un gobelet rempli de quoi ?

— Un gobelet rempli d'eau.

— D'eau... comment ?

— Je comprends !... D'eau ferrugineuse. Ah ! Cap, vous êtes génial !

— Oui, d'eau ferrugineuse et gratuite à la disposition de nos contemporains anémiés. Au bout de quelques années, toute cette masse de fer, dissoute peu à peu dans l'eau des pluies, aura passé dans l'organisme des Parisiens, leur communiquant vigueur et santé...

— Si, au lieu d'eau, nous mettions du gin, Cap, du bon vieux gin ?

Le Captain me répondit sévèrement :

— Le goût du gin ne va pas avec le goût du fer.

« Utilisation de la tour Eiffel en 1900 »

Henri Rousseau, dit le Douanier Rousseau (1844-1910)

La scène représente un coin de l'exposition de 1889, le Champ-de-Mars y compris la Tour Eiffel

MARIETTE, *apercevant la Tour* :

Ah, sainte Vierge Marie, qu' c'est donc beau et qu' c'est donc beau et qué qu' c'est donc que c'te grande échelle là, qu'est ben pus haute que le clocher de l'église de cheux nous. Ah, par exemple c'est ben drôle, mais comment donc qu' l'on fait pour y monter, les barreaux ne sont point ronds, et pis y sont tous de travers. Tiens, mais j'voyons du monde tout de même qui y monte et qui sont tous dans le haut et qui ma fé sont gros comme des pucerons ; par où donc qu' c'est qui sont rentrés. Ah, les inventeux d'une chose pareille ont eu une ben drôle d'idée pour c' que c'est biau : moi j'aurais voulu faire une chose ben plus belle que ça. Dites donc. M. Lebozeck, expliquez mé donc ça, qu' j' n'y comprenons pas ben ; comment qu' c'est qu' l'on peut monter jusqu'en haut ousque l'on voit un grand drapeau et de fait si vous vouliez l'on pourrait ben y aller voir aussi, comm' ça j' saurions ben c' qu'il y a de si curieux dans c'te grande échelle là, j' sommes ben en train et voudrions nous instruire.

M^{ME} LEBOZEC :

Mon Benjamin, Mariette a raison c'te tour Eiffel est ben curieuse à visiter, nous pourrions ben faire comm' les autres y aller vouairre, et pis ça doit être ben drôle jusqu'en haut, on doit bien y avoir beaucoup d'air, mais dam ça n' sera pas un air de moustique. Donc, si tu l'veux ben approchons-nous d'ce côté, nous allons ben voir comment qu'y faut faire pour grimper là-haut. Allons-y, tu veux ben n'est-ce pas, tu n'refuseras pas ça à ta p'tite femme ?

LEBOZEC, *apercevant le gardien* :

Dites donc, mon bon Monsieur, j'avons quequ'chose à vous d'mander. Pourriez-vous me dire comment qu' c'est qu'y faut s'y prendre pour monter jusqu'au haut de c'te grande échelle ?

LE GARDIEN, *un peu froissé* :

Comment cette grande échelle dites-vous ? Sachez, Monsieur, que c'est la tour Eiffel, la plus haute du monde entier, car rappelez-vous qu'elle a trois cents mètres. D'où

venez-vous donc; vous n'en avez jamais entendu parler ?

LEBOZEC

Vous appelez ça une tour; il m'a toujours semblé qu'une tour était ronde et non faite comme une échelle remplie de barreaux. Mais c'est pas ça qu' j'vous demandons : nous voudrions ben y monter à c'te tour pisque c'est un' tour et jusqu'en haut, tout en haut, par où qu'il faut y aller ?

LE GARDIEN, *en lui désignant le côté pour entrer*

Tiens, vous n'avez qu'à vous diriger droit devant vous vers le bureau, vous verrez le prix que vous aurez à payer et vous y monterez soit par l'escalier soit par l'ascenseur – c'est le même prix.

M^{ME} LEBOZEC

Eh ben, mon ami, allons-y, ça n'nous coûtera pas cent francs, n'aie point peur et surtout ne te contrarie pas pour garder tout le charme de cette promenade. Que veux-tu, c'est pas tous les jours qu'on vient à Paris et, dame, pisque nous venons pour vouairre toutes ces belles choses de l'Exposition, il faut point trop y regarder, mon cher Benjamin. Allons, décidons-nous, le temps passe vite, profitons des instants.

LEBOZEC

Eh ben, femme, c'est ben, nous allons aller monter à c'te fameuse tour Eiffel, nous voilà au bureau tout d'suite et j'voyons d'ici qu' c'est cinq francs pour monter jusqu'en haut, qu'en penses-tu ? Nous y allons n'est-ce pas, c'est entendu et convenu.

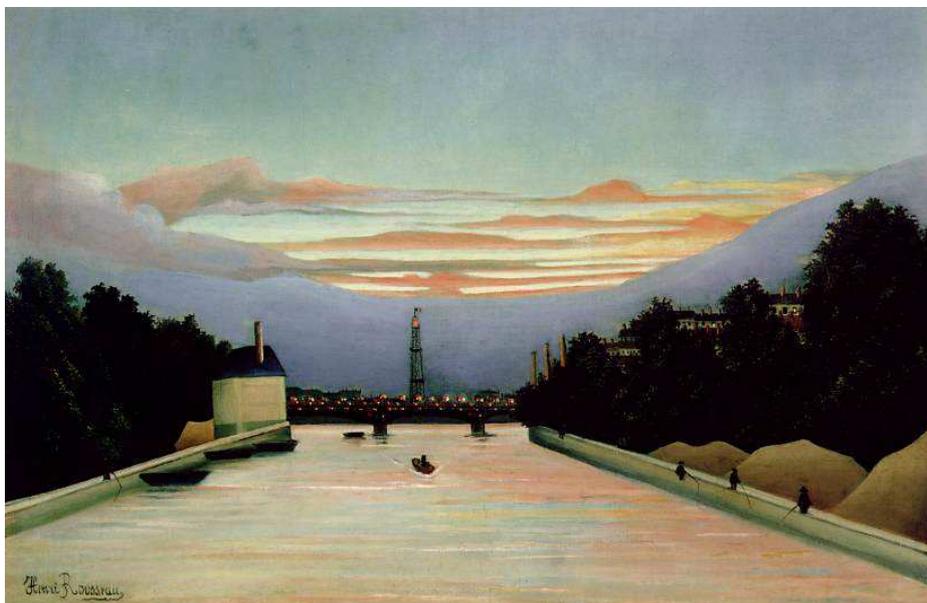
M^{ME} LEBOZEC

Entendu, accepté.

MARIETTE

Ah, que j'sis donc contente, j'vous remercions ben, mes bons patrons, j'vous en serons toujours gré.

*Une visite à l'exposition de 1889,
vaudeville en 3 actes et en 10 tableaux.*



Henri Rousseau, dit le Douanier Rousseau
La Tour Eiffel, 1898
Museum of Fine Arts,
Houston

Jean Cocteau (1889-1963), *Les Mariés de la Tour Eiffel* 1921

Les Mariés de la Tour Eiffel ont été représentés, pour la première fois, le soir du 18 juin 1921, au Théâtre des Champs-Élysées, par la Compagnie des Ballets Suédois de M. Rolf de Maré.

DÉCOR

Première plate-forme de la Tour Eiffel. La toile du fond représente Paris à vol d'oiseau. À droite, au second plan, un appareil de photographie, de taille humaine. La chambre noire forme un corridor qui rejoint la coulisse. Le devant de l'appareil s'ouvre comme une porte, pour laisser entrer et sortir des personnages.

À droite et à gauche de la scène, au premier plan, à moitié cachés derrière le cadre, se tiennent deux acteurs, vêtus en phonographes, la boîte contenant le corps, le pavillon correspondant à leur bouche. Ce sont ces phonographes qui commentent la pièce et récitent les rôles des personnages. Ils parlent très fort, très vite et prononcent distinctement chaque syllabe.

Les scènes se jouent au fur et à mesure de leur description.

Le rideau se lève sur un roulement de tambour qui termine l'ouverture. Décor vide.

Phono un. Vous êtes sur la première plate-forme de la Tour Eiffel.

Phono deux. Tiens ! Une autruche. Elle traverse la scène. Elle sort. Voici le chasseur. Il cherche l'autruche. Il lève la tête. Il voit quelque chose. Il épaule. Il tire.

Phono un. Ciel ! une dépêche.

Une grande dépêche bleue tombe des frises.

Phono deux. La détonation réveille le directeur de la Tour Eiffel. Il apparaît.

Phono un. Ah ! Ça, monsieur, vous vous croyez donc à la chasse ?

Phono deux. Je poursuivais une autruche. J'ai cru la voir prise dans les mailles de la Tour Eiffel.

Phono un. Et vous me tuez une dépêche.

Phono deux. Je ne l'ai pas fait exprès.

Phono un. Fin du dialogue.

Phono deux. Voici le photographe de la Tour Eiffel. Il parle. Que dit-il ?

Phono un. Vous n'auriez pas vu passer une autruche ?

Phono deux. Si ! Si ! je la cherche.

Phono un. Figurez-vous que mon appareil de photographie

est détraqué. D'habitude, quand je dis : « Ne bougeons plus, un oiseau va sortir », c'est un petit oiseau qui sort. Ce matin, je dis à une dame : « Un petit oiseau va sortir » et il sort une autruche. Je cherche l'autruche, pour la faire entrer dans l'appareil.

Phono deux. Mesdames, messieurs, la scène se corse, car le directeur de la Tour Eiffel s'aperçoit soudain que la dépêche portait son adresse.

Phono un. Il l'ouvre.

Phono deux. « Directeur Tour Eiffel. Viendrons nous déjeuner, prière retenir table. »

Phono un. Mais cette dépêche est morte.

Phono deux. C'est justement parce qu'elle est morte que tout le monde la comprend.

Phono un. Vite ! Vite ! Nous avons juste le temps de servir la table. Je vous supprime votre amende. Je vous nomme garçon de café de la Tour Eiffel. Photographe, à votre poste !

Phono deux. Ils mettent la nappe.

Phono un. Marche nuptiale.

Phono deux. Le cortège.

Marche nuptiale. Les phonos annoncent les personnages de la noce qui entrent par couples en marchant comme les chiens dans les pièces de chiens.

Phono un. La mariée, douce comme un agneau.

Phono deux. Le beau-père, riche comme Crésus.

Phono un. Le marié, joli comme un cœur.

Phono deux. La belle-mère, fausse comme un jeton.

Phono un. Le général, bête comme une oie.

Phono deux. Regardez-le. Il se croit sur sa jument Mirabelle.

Phono un. Les garçons d'honneur, forts comme des Turcs.

Phono deux. Les demoiselles d'honneur, fraîches comme des roses.

Phono un. Le directeur de la Tour Eiffel leur fait les honneurs de la Tour-Eiffel. Il leur montre Paris à vol d'oiseau.

Phono deux. J'ai le vertige !

Les Mariés de la Tour Eiffel, © éd. Gallimard, 1921

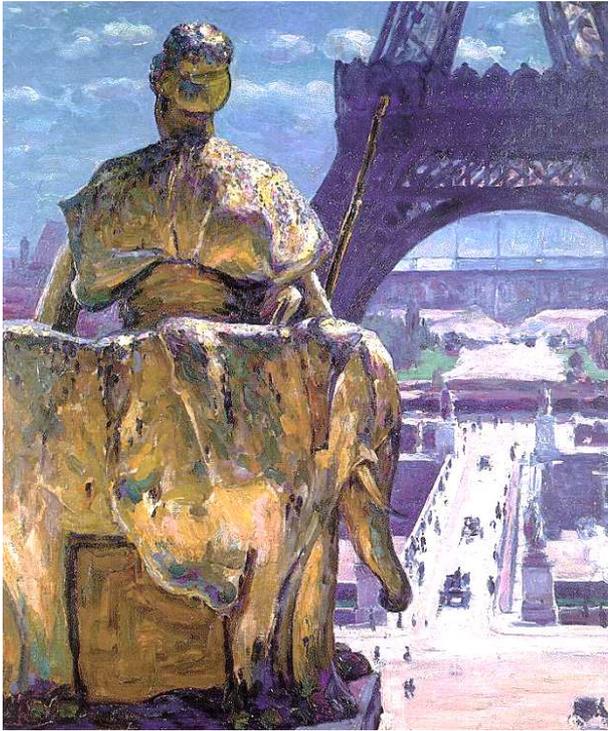


Marc Chagall,
Les mariés de la Tour Eiffel, 1938-39
Musée d'Art Moderne, Paris

Les peintres la célèbrent

Impressionnistes, post-impressionnistes, fauves ou nabis, les peintres se laissent séduire par cette tour qui fait désormais partie du paysage parisien, les points de vue sont multiples... et elle se voit de loin !

Louis Welden Hawkins (1849-1910)



La tour Eiffel, (?) après 1889
55 x 45 cm

Le point de vue part de l'esplanade de l'ancien Palais du Trocadéro, construit pour l'Exposition universelle de 1878. Au premier plan, le dos de la statue en bronze symbolisant l'Asie envahit l'espace, il est traité en larges touches jaunes, orange et bleues. Le bleu étant la couleur dominante à l'arrière. Quant à la tour Eiffel, elle envahit l'angle droit du tableau, en un cadrage original, pieds et étages supérieurs coupés. Une facture moderne pour célébrer la modernité de son sujet.

© RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) / Franck Raux

Pierre Bonnard (1867-1947)

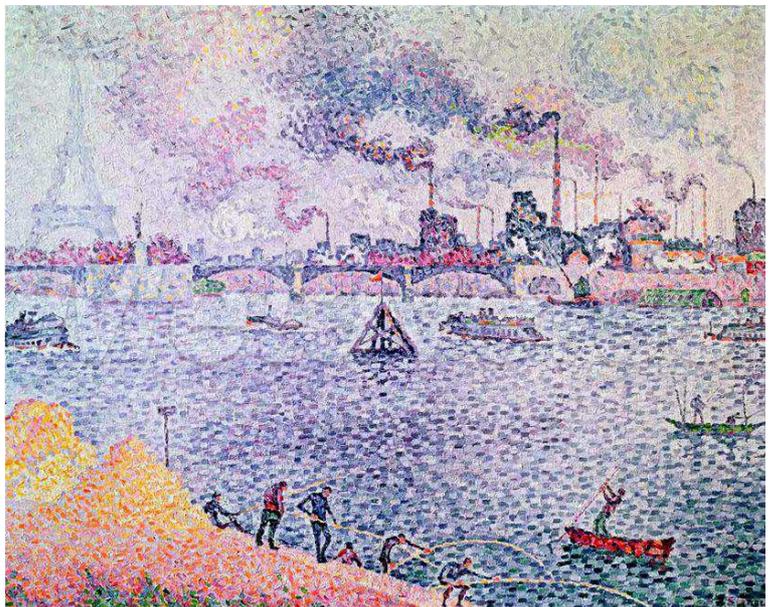


La Tour Eiffel et la Seine, 1906

La Tour Eiffel, 1913,
National Gallery of Victoria, Melbourne

49.9 x 66.7 cm

Paul Signac (1863-1935)



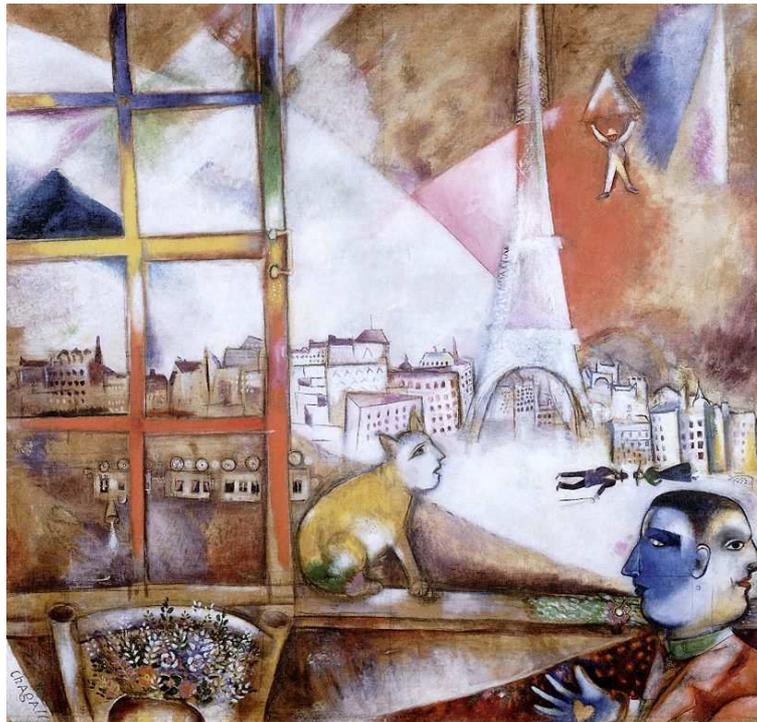
Seine, Grenelle, 1899 (collection particulière) © RMN-Grand Palais

Maurice Utrillo (1883-1965)



Marc Chagall (1887-1985)

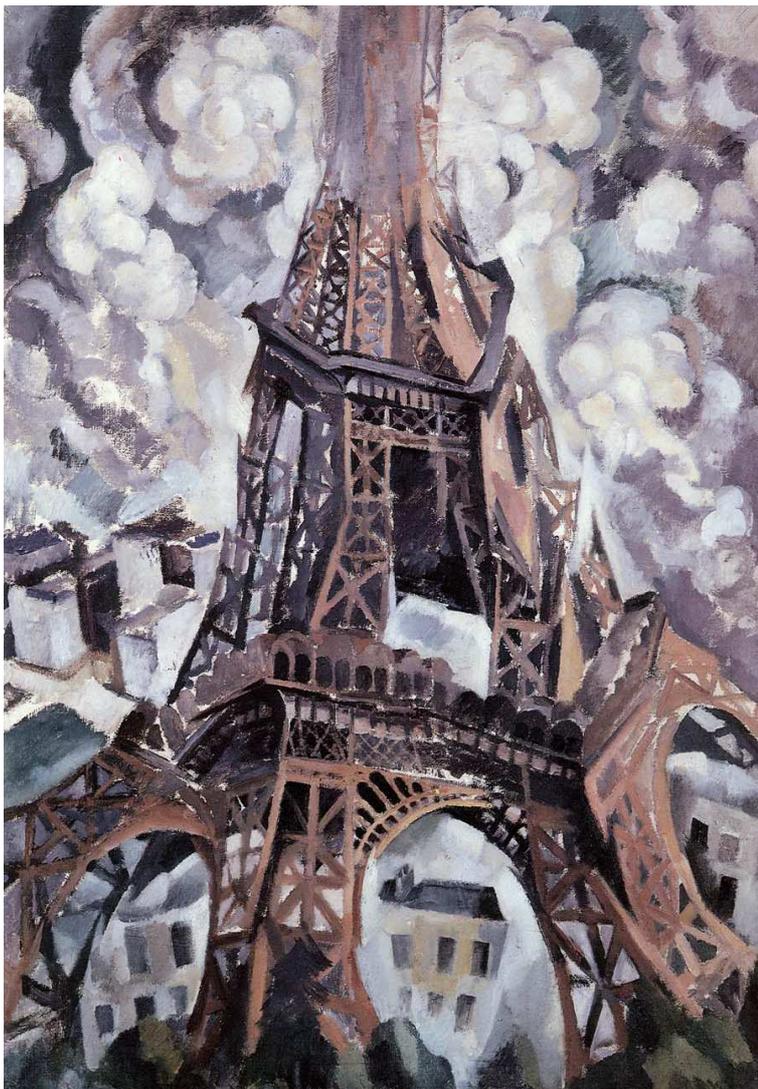
« Mon art a besoin de Paris comme l'arbre a besoin d'eau ». Pour peindre Paris, Chagall peint – comme de nombreux artistes – la vue depuis sa fenêtre et montre... la Tour Eiffel, un métro renversé. S'ajoutent à ces deux caractéristiques de la ville les motifs récurrents du peintre : le parachutiste, les personnages à l'horizontale et la tête de Janus au premier plan. Les couleurs et les formes de ce tableau laissent penser à une influence du cubisme.



Paris à travers ma fenêtre 1913

The Solomon R. Guggenheim Museum, NY.
© ADAGP

Peintres et poètes s'associent pour célébrer la Tour, symbole de modernité



« Avec deux décennies d'avance la tour Eiffel avait annoncé l'émergence d'un âge nouveau. Incongrue dans le Paris qui s'épuise dans les fards, les frimes et les drogues « fin de siècle », elle prend soudain son véritable sens à l'aube du XX^e siècle. Apollinaire la voit fraternelle, phare d'un monde qui frémit d'espoir. Cendrars l'évoque pour mesurer son édition de *La Prose du Transsibérien*. Objet de référence, elle apparaît dans la peinture de Delaunay comme l'image symbolique d'une énergie qui passe par la technologie. L'architecture du fer triomphe. L'usine cerne les villes, organise un mode de vie et un monde nouveau. Les transports se multiplient, s'individualisent. Pris de vitesse, l'homme du XX^e siècle va trouver de nouvelles valeurs. Un espoir grandissant, puéril, en une ère de prospérité qui passe par la technologie, les communications. Fini l'isolement. Ce sont les masses qui commandent, qui décident. D'amples mouvements de foules sont cernés par le cinématographe naissant, ambitieux de construire son épopée. »²

Robert Delaunay (1885 – 1941)

***La Tour Eiffel*, 1909-1910**

Staatliche Kunsthalle, Karlsruhe.

² Jean-Jacques Lévêque, *Les années de la Belle Époque, 1890-1914*, ACR Édition 1991, p.180

Robert Delaunay entreprend une longue série d'études sur la Tour Eiffel, qui devient un symbole de la modernité, objet de fascination de plusieurs poètes.



Sonia Delaunay, 1978

Infatigable, à un train d'enfer, Robert procède par bonds, des bonds surprenants qui vont le projeter dans le futur. Avec ses natures mortes, ses paysages du Pont-Aven, ses premiers autoportraits, il a vite tourné la page du néo-impressionnisme. Météore, il traverse le cubisme, il l'escalade et le satellise autour de la Tour Eiffel, muse d'acier d'un monde nouveau qu'il observe, contemple et adore sous tous les angles avec des jumelles prismatiques de visionnaire.

La Tour n'est pas un phare isolé, répète-t-il avec enthousiasme. « Une inspiration nouvelle travaille avec la Tour, les ponts, les maisons, l'homme, la femme, les joujoux, les yeux, les livres, New York, Berlin, Moscou. »

Nous irons jusqu'au soleil, © éd. R. Laffont, 1978.

Robert Delaunay, *La Tour Eiffel*, 1911

The Solomon R. Guggenheim Museum, NY.

Guillaume Apollinaire (1880-1918), *Alcools*, 1913

« Zone »

Poème liminaire du recueil, manifeste de la modernité, d'une innovation poétique à la même époque que celle des peintres cubistes : même cassure des conventions de la perspective classique, même vision en facettes.



À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes

La religion seule est restée toute neuve la religion

Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme

L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X

Et toi que les fenêtres observent la honte te retient

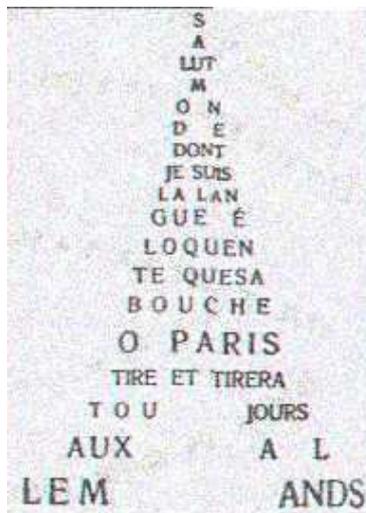
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin

Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux

Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières

[...]



Apollinaire, *Alcools*, dessin de Marcoussis, « Zone », BN © SPADEM

Louis Marcoussis (1883-1941)

Composition en forme de Tour Eiffel, ~1917



Robert Delaunay, *La Tour simultanée*, 1910, collection particulière, © ADAGP, Paris 1991



Champ de Mars : la Tour rouge, 1911, Art Institute of Chicago

Blaise Cendrars (1887-1961)

Ô Tour Eiffel !

Je ne t'ai pas chaussée d'or
 Je ne t'ai pas fait danser sur les dalles de cristal
 Je ne t'ai pas vouée au Python comme une vierge de Carthage
 Je ne t'ai pas revêtue du péplum de la Grèce
 Je ne t'ai jamais fait divaguer dans l'enceinte des menhirs
 Je ne t'ai pas nommée Tige de David ni Bois de la Croix
 Lignum Crucis

Ô Tour Eiffel

Feu d'artifice géant de l'Exposition Universelle !
 Sur le Gange
 À Bénarès
 Parmi les toupies onanistes des temples hindous
 Et les cris colorés des multitudes de l'Orient
 Tu te penches, gracieux Palmier !
 C'est toi qui à l'époque légendaire du peuple hébreu
 Confondis la langue des hommes
 Ô Babel !
 Et quelque mille ans plus tard, c'est toi qui retombais en
 langues de feu sur les Apôtres rassemblés dans ton église
 En pleine mer tu es un mât
 Et au Pôle-Nord
 Tu resplendis avec toute la magnificence de l'aurore boréale
 de ta télégraphie sans fil
 Les lianes s'enchevêtrent aux eucalyptus
 Et tu flottes, vieux tronc, sur le Mississippi
 Quand

Ta gueule s'ouvre
 En un caïman saisit la cuisse d'un nègre
 En Europe tu es comme un gibet
 (Je voudrais être la tour, pendre à la Tour Eiffel !)
 Et quand le soleil se couche derrière toi
 La tête de Bonnot roule sous la guillotine
 Au cœur de l'Afrique, c'est toi qui cours
 Girafe
 Autruche
 Boa
 Équateur
 Moussons
 En Australie tu as toujours été tabou
 Tu es la gaffe que le capitaine Cook employait pour diriger son
 bateau d'aventuriers.
 Ô sonde céleste !
 Pour le Simultané Delaunay, à qui je dédie ce poème,
 Tu es le pinceau qu'il trempe dans la lumière

Gong tam-tam zanzibar bête de la jungle rayons-X express
 bistouri symphonie
 Tu es tout
 Tour
 Dieu antique
 Bête moderne
 Spectre solaire
 Sujet de mon poème
 Tour
 Tour du monde
 Tour en mouvement

« La tour en 1910 »,
Dix-neuf poèmes élastiques
 (août 1913), Gallimard,
 1919

La Tour est chantée et représentée au fil des années par des artistes de courants différents

Vicente Huidobro

Tour Eiffel
Guitare du ciel
 Ta télégraphie sans fil
 Attire les mots
 Comme un rosier les abeilles
Pendant la nuit
La Seine ne coule plus
 Télescope ou clairon
 Tour Eiffel
Et c'est une ruche de mots
Ou un encrier de nuit
Au fond de l'aube
Une araignée aux pattes de fil de fer
Faisait sa toile avec des nuages
Do
 ré
 mi
 fa
 sol
 si
 do
 Nous sommes en haut
Un oiseau chante C'est le vent
Dans les antennes De l'Europe
Télégraphiques Le vent électrique
Les chapeaux s'envolent
Ils ont des ailes mais ne chantent pas
Jacqueline
 Fille de France
Qu'est-ce que tu vois là-haut ?
 La Seine dort
 Sous la bouche des ponts
 Je vois tourner la Terre
 Et je sonne mon clairon
 Vers toutes les mers
 Sur le chemin
 De ton parfum
 Toutes les abeilles et les paroles s'en vont
Sur les quatre horizons
Qui n'a pas entendu cette chanson?
Je suis la reine des aubes des Pôles
Je suis la rose des vents qui se fane tous les automnes
Et toute pleine de neige
Je meurs de la mort de cette rose
Dans ma tête un oiseau chante toute l'année
Et c'est comme ça qu'un jour la terre m'a parlé
Tour Eiffel
Volière du monde
 Chante, chante
Souvenirs de Paris
Le géant tendu au milieu du vide
Est l'affiche de France
 Le jour de la victoire
 Tu la raconteras aux étoiles

Diego Rivera (1866-1957)



La Tour Eiffel, 1914, collection particulière

Louis Aragon, « La tour parle »

Vous du métro
Dans le soir avec mes yeux phosphore orange
C'est moi que les collégiens de leurs mains ivres
caressent sans savoir pourquoi
Ils lèvent leur front lourd les enfants des péniches
La balle échappe à leurs doigts gourds
Quand le fleuve en passant baigne mes pieds et chante
Voici la grande femelle bleue
La dame au corsage de jalousie
Elle est tendre Elle est nouvelle
Ses rires sont des incendies
Vois nos mains traversées d'alcool et de sang bleu
Laisse-nous respirer tes cheveux de métal
Mais accroupi dans mes jupes
Que fait près de moi ce régime de bananes
Paris paysage polaire
Mon corps de levier dans le vent chaud
Le sentez-vous Comme il est noir
Femmes léchez mes flancs d'où fuit FL FL
Le bulletin météorologique
Messieurs posez vos joues rasées
Contre mes membres adossés aux cieux
Où les oiseaux migrateurs
Nichent

Les Tours Eiffel de Robert Delaunay, 1922
Ed. Jacques Damase

Marcel Gromaire (1892-1971)

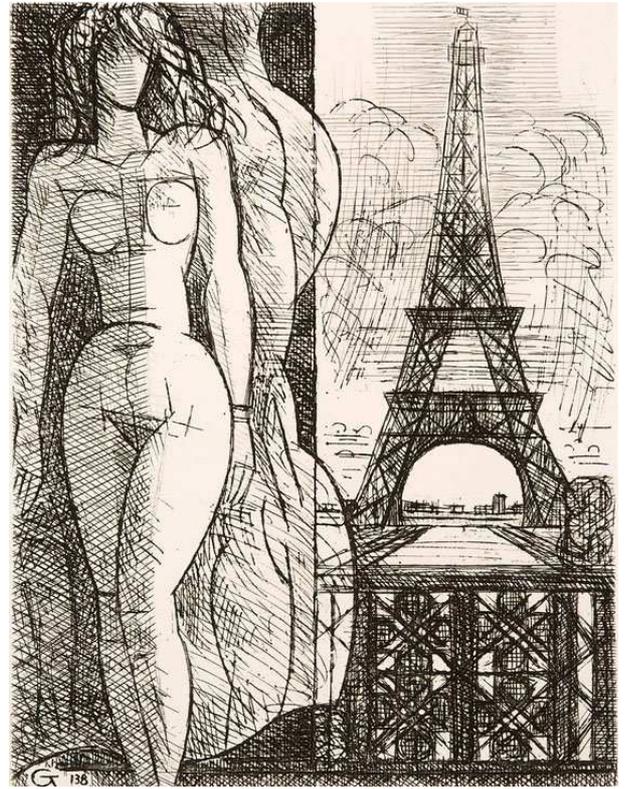
« À la déformation j'oppose l'affirmation de l'objet. Les ocres, les bruns se relèvent de rouges de bleus qui leur donnent un accent dont la puissance s'impose. »

© RMN

Raoul Dufy (1877-1953)

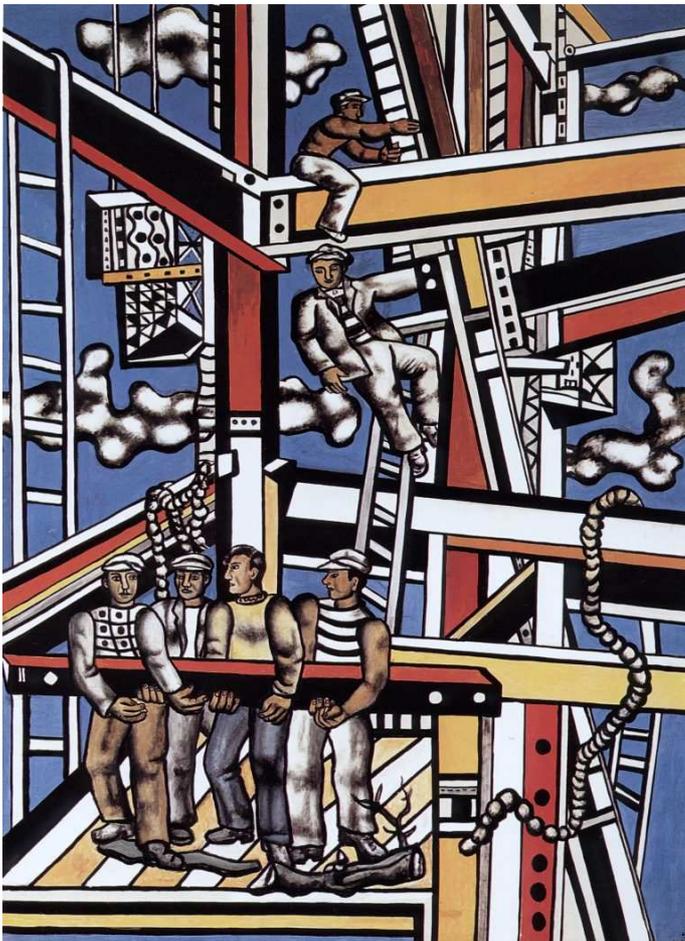


La Tour Eiffel, 1935



Nu à la Tour Eiffel, 1952, Chalcographie du Musée du Louvre. (Eau-forte et burin)

Fernand Léger (1881-1955)



Les Constructeurs, 1950, Musée National Fernand Léger, Biot



Les Constructeurs, 1951, Musée Pouchkine, Moscou

Et pour conclure ce dossier, l'analyse d'un sémiologue

Roland Barthes (1915-1980)

La Tour regarde Paris. Visiter la Tour, c'est se mettre au balcon pour percevoir, comprendre et savourer une certaine essence de Paris. Et ici encore, la Tour est un monument original. Habituellement, les belvédères sont des points de vue sur la nature, dont ils tiennent les éléments, eaux, vallées, forêts, rassemblés sous eux, en sorte que le tourisme de la « belle vue » implique infailliblement une mythologie naturaliste. La Tour, elle, donne, non sur la nature, mais sur la ville ; et pourtant, par sa position même de point de vue visité, la Tour fait de la ville une sorte de nature, elle constitue le fourmillement des hommes en paysage, elle ajoute au mythe urbain, souvent sombre, une dimension romantique, une harmonie, un allègement ; par elle, à partir d'elle, la ville rejoint les grands thèmes naturels qui s'offrent à la curiosité des hommes : l'océan, la tempête, la montagne, la neige, les fleuves. Visiter la Tour, ce n'est donc pas entrer en contact avec un sacré historique, comme c'est le cas pour la plupart des monuments, mais plutôt avec une nouvelle nature, celle de l'espace humain : la Tour n'est pas trace, souvenir, bref, culture, mais plutôt consommation immédiate d'une humanité rendue naturelle par ce regard qui la transforme en espace.

[...] Mythiquement (qui est le seul plan où l'on se place ici) Paris est une ville très ancienne, et en elle le passé monumental, des thermes de Cluny au Sacré-Cœur, devient une valeur sacrée : c'est du passé lui-même que Paris entier est le symbole spontané. Face à cette forêt de symboles passés, clochers, dômes, arcs, la tour surgit comme un acte de rupture, destiné à désacraliser le poids du temps antérieur, à opposer à la fascination, à l'engluement de l'histoire (si riche soit-elle) la liberté d'un temps neuf ; tout, dans la Tour, la désignait à ce symbole de subversion : la Hardiesse de la conception, la nouveauté du matériau, l'inesthétisme de la forme, la gratuité de la fonction. Symbole de Paris, on peut dire que la Tour a conquis cette place contre Paris lui-même, ses vieilles pierres, la densité de son histoire ; elle a subjugué les symboles anciens, tout comme matériellement elle a dominé leurs coupes et leurs aiguilles. En un mot, elle n'a pu être pleinement le symbole de Paris que lorsqu'elle a pu lever en lui l'hypothèque du passé et devenir aussi le symbole de la modernité. L'agression même qu'elle a imposée au paysage parisien (soulignée par la pétition des artistes) est devenue chaleureuse ; la Tour s'est faite, avec Paris même, symbole d'audace créatrice, elle a été le geste moderne par lequel le présent dit non au passé. [...]

La Tour est d'abord le symbole de l'ascension, de toute ascension ; elle accomplit une sorte d'idée de la hauteur en soi. Aucun monument, aucun édifice, aucun lieu naturel n'est aussi mince et aussi haut ; en elle, la largeur est annulée, toute la matière s'absorbe dans un effort de hauteur. On sait combien ces catégories simples, cataloguées déjà par Héraclite, ont d'importance pour l'imagination humaine, qui peut y consommer à la fois une sensation et un concept ; on sait aussi, notamment depuis les analyses de Bachelard, combien cette imagination

ascensionnelle est euphorique, combien elle aide l'homme à vivre, à rêver, en s'associant en lui à l'image de la plus heureuse des grandes fonctions physiologiques, la respiration. De loin, la Tour est ainsi vécue par des millions d'hommes comme un exercice pur de la hauteur ; et de près, pour qui la visite, cette fonction se complique mais ne cesse pas ; on le voit sur les photographies de la Tour, au niveau de ses poutrelles, un concours subtil s'établit entre l'horizontal et le vertical ; bien loin de *barrer*, les lignes transversales, la plupart obliques ou arrondies, disposées en arabesques, semblent relancer sans cesse la montée ; l'horizontal ne s'empâte jamais, il est lui aussi dévoré par la hauteur ; les plates-formes elles-mêmes ne sont jamais que des relais, des reposoirs ; tout s'élève dans la Tour, jusqu'à la fine aiguille le long de laquelle elle se perd dans le ciel.

Car on comprend bien que cette imagination de la hauteur communique avec une imagination de l'aérien ; les deux symboles sont indissolublement liés, l'aérien étant aussi euphorique que le haut auquel il touche (le ciel est une image sublime, donc heureuse). Cependant le thème aérien se développe dans une tout autre direction et rencontre sur son chemin des symboles inédits que le thème d'altitude ne comporte pas. Le premier attribut de la substance aérienne, c'est la *légèreté*. La Tour est en effet un symbole de la légèreté. On sait que ce fut l'une des prouesses d'Eiffel que d'allier le gigantisme (d'ailleurs élancé) de la forme à la légèreté du matériau ; une Tour réduite au millième ne pèserait que 7g, le poids d'une feuille de papier à lettres ; une connaissance aussi précise n'est pas nécessaire pour savoir intuitivement que la Tour est prodigieusement légère ; il n'y a visiblement en elle aucun poids ; elle ne s'enfoncé pas dans la terre, mais semble posée sur elle. Le second attribut de la substance aérienne, c'est une qualité bien particulière d'étendue, puisqu'on la trouve ordinairement dans certains tissus, c'est l'*ajouré* : la Tour est une dentelle de fer, et ce thème n'est pas sans rappeler l'évidement tourmenté de la pierre dont on a toujours fait la marque du gothique : la Tour relaye encore une fois ici la cathédrale. L'*ajouré* est un attribut précieux de la substance, car il l'exténue sans l'anéantir ; en un mot, il fait voir le vide et manifeste le néant sans pour autant lui retirer son état privatif ; on voit toujours le ciel à travers la Tour ; en elle, l'aérien échange sa propre substance avec les mailles de sa prison, de fer, délié en arabesques, devient lui-même de l'air.

[...] Regard, objet, symbole, la Tour est tout ce que l'homme met en elle, et ce tout est infini. Spectacle regardé et regardant, édifice inutile et irremplaçable, monde familier et symbole héroïque, témoin d'un siècle et monument toujours neuf, objet inimitable et sans cesse reproduit, elle est le signe pur, ouvert à tous les temps, à toutes les images et à tous les sens, la métaphore sans frein ; à travers la Tour, les hommes exercent cette grande fonction de l'imaginaire, qui est leur liberté ; puisque aucune histoire, si sombre soit-elle, n'a jamais pu la leur enlever.

Roland Barthes, *La Tour Eiffel*, Delpire Éditeur, 1964